

Reflets d'Ombres

Fanzine de littérature gothique et fantastique

Dossier Alphonse Rabbe

- + l'auteur
- + son œuvre
- + extraits

Auteurs invités...

- Textes d'auteurs amateurs



Avril 2006

Numéro 6

Sommaire

Éditorial	3
“Dissolution” par Alain Leboutet	5
“Apostat” par Anaklyn	6
“Corbeaux” par DragoRequiem	7
“Les yeux verts” par Véronique Cabon	9
“Larme de sang” par DragoRequiem	14
“Orchidée” par DragoRequiem	16
“Sablier” par DragoRequiem	17
“Rencontre” par Exquise Marquise	19
<i>Dossier Alphonse Rabbe par Véronique Cabon</i>	22
“Invitation” par Exquise Marquise	28
“Murmure” par Exquise Marquise	29
“à jamais” par Kiruna	30
“Dangereux cinéophile” par Erwann Le Goffic	32
“L'homme” par Kiruna	41
“Usure” par Kiruna	43
“Communion dans l'oeuf” par Marion Lubreac	44
“Monsieur Froid” par Sylvain Blanchot	45
Contacts	50

Illustrations

couverture : « Le paradis perdu » de Gustave Doré

Rédaction, comité de lecture : Anaklyn, Christophe Girard, LSH, Michaël Moslonka, Perceval, Véronique Cabon, Virginia Schilli et Virginie Langlais.

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs
Tous droits de reproduction réservés aux auteurs

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>

EDITORIAL

Imaginaire, Réalité et Poésie !

Boris CYRULNICK, neuropsychiatre et éthologue français, s'est penché dans nombres de ses ouvrages sur un phénomène emprunté à la métallurgie : la résilience. Il s'agit, humainement parlant, de la capacité à se remettre des chocs, des blessures et/ ou des traumatismes subis.

Vous, lecteurs, qui parcourez ce début éditorial, allez me demander ou du moins penser (très justement d'ailleurs) : « Mais quel rapport avec Reflets d'Ombres, le webzine de la littérature gothique et fantastique ? » et « quel rapport avec le titre de son édito ? »

Un peu de patience, dans quelques lignes votre lanterne sera éclairée sauf si vous pressentez déjà où je veux en venir.

Pour que cette résilience ait lieu chez l'enfant celui-ci a besoin d'un *tuteur de résilience*. Un terme légèrement barbare pour nommer la personne (adulte de son état) qui lui permettra de surmonter et de faire fi de l'événement traumatique subi. Cette notion s'applique également à l'adulte qui, dans sa vie de tous les jours, subit de plein fouet la dureté impitoyable du présent, les incertitudes du futur et qui, bien souvent, se trouve encore sous le choc d'évènements passés datant pour certains... de l'enfance !

A mon sens le tuteur de résilience ne réside pas forcément en l'humain. Il peut être autre ! Il peut, en effet, revêtir la forme de l'écriture...

L'écriture ! Facteur de résilience par excellence qui permet d'exprimer l'inexprimable, de surmonter l'insurmontable et, parfois, de survivre à l'abjecte et à l'innommable. Ou à la simple douleur.

L'écriture qui libère, qui révèle et qui sauve !

L'écriture qui amène l'individu – nous permet ! – à s'affranchir de la réalité et de ses tortueux méandres où s'entremêlent la férocité des évènements et nos angoisses les plus ancestrales..

« Quand le réel est terrifiant, la rêverie donne un espoir fou (...) » voilà ce qu'écrit Boris CYRULNIK dans son livre au titre qui pourrait nous laisser perplexe si nous ne le comprenions que trop bien : *Un merveilleux malheur*.

Et bien souvent, ce réel terrifiant, qui nous agrippe de sa poigne de fer réduisant notre marche de manœuvre, distille en notre être pris au piège et en notre chair meurtrie : peur, rage et honte.

Alors de notre esprit en fusion sortent les mots qui se couchent sur le papier. Ils s'y inscrivent avec virtuosité. Reflets d'ombres de cette effarante réalité. Angoissante. Infâme. Exaspérante.

Avec virtuosité mais aussi avec poésie. Et cela quoiqu'il puisse en être dit. Quels que soit les normes d'écriture, de goûts et de couleurs. A l'instar des lois et de la morale. Faisant fi de l'autoritarisme et de la rigidité littéraire. Se moquant du jugement de « Ceux Mieux Placés pour Savoir »

Finalement, comme le souligne si justement Pierre AUTIN-GRENIER (écrivain de son talent et dont le titre de l'un de ses ouvrages me paraît de circonstance : « Toute une vie bien ratée »), la poésie se trouve en chaque écrivain, quelque soit son domaine d'expression : qu'il soit auteur de poèmes bien entendu, mais aussi de romans, d'aphorismes, de nouvelles, de biographies, de journal intime ou de mots griffonnés au dos d'un sous-boc sur le coin de table d'une obscure taverne. Que cet écrivain soit amateur ou confirmé.

Je me permettrai juste d'aller un peu plus loin avant d'en finir : ce poète existe en chacun de nous, en chaque individu qui peuple cette damnée sphère terrestre, derrière nos plus sombres tourments, nos plus profondes blessures et dans l'euphorie de l'existence. Ce poète qui survivra dans l'infini des existences, cela même quand la réalité s'exprime de la manière la plus vile, la plus horrible et la plus abjecte possible.

Et pour illustrer cette certitude (la mienne, que je vous offre si vous êtes preneur) je citerai à nouveau Boris CYRULNIK : « (...) A Auschwitz ou lors de la guerre du Pacifique le surhomme était un poète. » (Citation faisant suite à celle que je vous ai faite partagée quelques lignes plus haut).

Bons moments à vous en compagnie de nos poètes gothiques et fantastiques !

MOSLONKA Michaël

Alain Leboutet

Dissolution

Un gribouillis informe agite ma mémoire
Mes souvenirs explosent
Mes idées se délirent
Mes songes se diluent
Mes projets se gangrènent

La marée des couleurs abandonne mes yeux
Mes odeurs sont fétides et mes sons cafardeux
Mes membres se dénouent
Mes cellules divorcent
Mon moi n'existe plus, je ne suis plus qu'un rien.

Je sombre doucement vers un néant d'étoiles
Vers un lieu de cristal où il fait froid l'été
Vers un moulin perdu au milieu des pendus
Vers un chêne gonflé par des maternités
Vers un désert doré pour des nuits sans sommeil.

Apostat

Je me sentais libre dans cette lumière,
émerveillé de cette vie qui palpitait.
Je me sentais le dépositaire,
de cette foi qui me guidait.

Je conviais à haute voix,
mon seigneur, notre créateur,
à expier nos péchés ingrats,
et à distiller notre douleur.

Chaque jour, j'aidais autrui,
à émanciper sa haine.
Chaque jour, germait mon asthénie,
harcelé par ce phénomène.

Car le médiocre éructait ses tentacules.
Sa voix insipide clamait sa misanthropie.
Son œuvre pilait les barreaux de sa cellule,
transfusant son anachronisme exempt de vie.

Intégrisme, était cette bactérie.
Les croyances aspiraient aux guerres.
Homogènes, elles partageaient les conflits,
et macéraient leur dégoût de l'humanitaire.

Leur dieu fut le bouclier nourrissant,
l'ectoplasme de leur répulsion.
Leur religion était la haine... simplement.
Si simple dans le cyclone de la divagation.

Ma foi fut ébranlée par ce vacarme frelaté,
où la mort apporta son rôle d'arbitre.
Je suis devenu un traître, un apostat, un athée.
Mais libre de vivre, d'écrire mes prochains chapitres.

Sans remord d'avoir amputé le lien.
Ce lien où religion rime avec illusion.
Je vais exister, ici et là, enfin.
Quel magnifique cadeau de consolation.

DragoRequiem

Corbeaux

Calmement, ils s'envolent.

Majestueux, ils s'élèvent,

Souverains et méfiants.

Noirs comme une nuit sans lune,

Ils observent, écoutant.

A l'initié ils parlent

D'un cri sans équivoque ;

Contant comment le monde

Des cieux aux mers se porte.

Doucement le vieux Sage,

De Pensée et Mémoire,

Nous dira son présage

Dans la douceur du soir.

Car Hugin et Memnin

Ses fidèles compagnons,

Comme rêve et chagrin

Vont et parcourent les monts

Si jamais d'aventure

Vous croisez leur chemin,

Demandez-leur un jour

Quel est votre destin.

Ni Hugin ni Memnin

Ne sachant vous répondre
Cherchez bien dans un coin

Qui croasse dans l'ombre.
Car -des corbeaux- certains

Se sont épris d'amour ;
Les connaissent et les aiment.

Mais -comme la vie un jour-
Calmelement ils s'envolent

Véronique Cabon

Les yeux verts

« Les yeux ! Ils nous apprennent tous les mystères de l'amour, car l'amour n'est ni dans la chair, ni dans l'âme, l'amour est dans les yeux qui frôlent, qui caressent, qui ressentent toutes les nuances des sensations et des extases, dans les yeux où les désirs se magnifient et s'idéalisent. Oh ! Vivre la vie des yeux où toutes les formes terrestres s'effacent et s'annulent ; rire, chanter, pleurer avec les yeux, se mirer dans les yeux, s'y noyer comme Narcisse à la fontaine ! »

Charles VELLAY

« Mes yeux ne sont plus les miens : ils ont ravi peu à peu tous les regards des autres yeux, ils ne sont plus aujourd'hui qu'un miroir qui réfléchit tous ces regards volés, qui s'anime seulement d'une vie multiple et agitée de sensations inconnues, et c'est là mon immortalité, car je ne mourrai pas, et mes yeux vivront, parce qu'ils ne sont pas miens, parce que je les ai formés de tous les yeux avec toutes leurs larmes et tous leurs rires, et je survivrai à la dépouille de mon corps, parce que j'ai toutes les âmes dans mes yeux. »

Jean Lorrain, M. de Phocas

Des putes, endimanchées dans des robes moulantes au décolleté plongeant... Un maquillage outrancier accapare leur visage... Elles ont le sourire désinvolte et le regard vide de toute expression... le sac bringueballant dans une main... les talons aiguilles claquant sur l'asphalte... les voix déraillées qui braillent dans l'enfer des villes...

Elles sont là... Elles m'attendent...

Elles déambulaient sur les interminables trottoirs de Recouvrance, happées par l'appât du gain. Elles avaient quitté leur pays de l'Est sans savoir ce qui les attendait en France. Elles avaient accepté l'hégémonie du proxénète et la vente de leur corps au quotidien. A présent, elles défilaient comme un cortège funeste éclairé par la lumière des lampadaires. Je les observais de loin, une fascination morbide dans le sang. Je prenais connaissance de tous leurs clients, éventail masculin aux faciès dissimulés dans l'ombre de la nuit. Il s'agissait toujours des mêmes voitures, des mêmes manœuvres, des mêmes prostituées. Il suffisait d'une liasse d'argent pour les posséder. Et moi, dissimulé à une centaine de mètres, j'espérais avoir le courage de les atteindre et de choisir l'une d'entre elles. Je rêvais d'un corps à corps abject dans un hôtel miteux. J'adorais imaginer les caresses brutales, les ordres renouvelés, les gémissements enfantins, les fantômes assouvis, les regards avilissants. L'obsession battait la mesure au sein de mon existence. Je travaillais le jour dans une monotonie navrante, soucieux de rejoindre ce quartier au crépuscule. Je me préparais avec lenteur, presque malade à l'idée que le courage ne vienne pas et me laisse paralysé à quelques mètres, incapable de contenter mon désir.

A mon arrivée, j'observais les allées et venues sur les trottoirs de leur prison. Le cœur lourd, elles adoptaient cette allure vulgaire, désinvolte, excitante qui attirait tous les regards masculins.

Elles n'avaient aucune existence. Elles appartenaient à la luxure, à leur proxénète et aux clients qui payaient pour passer quelques heures en leur compagnie. Des putes. Des putes que je désirais posséder à mon tour, par simple curiosité.

Ce jour-là, j'eus le courage de franchir le pas. Je ne supportais plus de les contempler à distance sans pouvoir toucher l'une d'entre elles. Je me dirigeai à pas nonchalant, les mains dans les poches mais l'esprit fiévreux. Les rues étaient désertes. Pas un bruit ne troublait cette ribambelle de prostituées. J'esquivais toutes les tentations de fuir ce cortège qui attendait le client, un sourire factice incrusté sur les lèvres.

Quand je m'approchai, elles se retournèrent vers moi et me dévisagèrent avec malice. Certaines me frôlèrent le bras. D'autres m'interpellèrent d'une voix malaisée :

- Tu veux bai... ser ?

Elles ne semblaient pas comprendre la signification de ce travail, renouvelé chaque soir. Elles agissaient comme des automates pris dans un cercle infernal. Elles savaient que cet argent, elles en étaient dépendantes et qu'elles vivaient sous le joug de leur proxénète. Les clients, c'était une priorité à saisir quand l'occasion se présentait. Je les contemplais une à une et je prenais conscience d'une médiocrité vivante, immobile en face de moi et reproduite sur plusieurs visages. Ces femmes ne faisaient pas partie de la vie. Elles étaient en dehors, comme des objets usés que l'on revendrait jusqu'à la fin – jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'âme.

Tout à coup, l'une d'elles me bloqua le passage. Elle portait de longs cheveux bruns et un regard si lumineux qui me laissa moite de sueur :

- Toi, baiser ?

Les mains posées sur ses hanches, elle paraissait capable du pire. Son seul intérêt à mon égard me glaça d'effroi.

- Je ne sais pas, répondis-je.

Elle se rapprocha encore et posa ses doigts sur ma braguette. Elle caressa doucement comme pour me dissuader de faire marche arrière. Ses yeux verts me transperçaient, si bien que je ne pouvais plus me détacher d'elle. Mon corps frissonnait à l'idée de pouvoir fusionner avec le sien.

- Comment t'appelles-tu ? questionnai-je d'une voix faible.

- F... L... O... R... E...

Je reculai, incapable de soutenir la fascination qu'elle exerçait sur moi. Je tournai les talons et courus jusqu'à ma voiture, sans regarder en arrière mais ivre de ce que je venais de quitter. J'entendais les rires accentués de ces femmes qui s'accrochaient à mon dos. Ma colère s'embrasa. Des putes. Des putes qui se moquaient de mon impuissance. Je désirais Flore avec plus d'ardeur que toutes les autres, sans doute parce que son regard avait empoigné mon âme pour la retourner de mille façons. Il lui avait fallu quelques secondes pour que son paradis verdoyant illumine mes désirs et les rattache à elle.

Flore était maintenant en moi. Cette nuit, je ne pus dormir sans la matérialiser dans mes rêves. Elle apparaissait vêtue d'une nuisette et me conduisait jusqu'à l'orgasme, par la seule force de son regard qui inondait le mien. Je la prenais sur un lit et nous faisons l'amour dans la sauvagerie d'une passion qui refuse de se taire. Le lendemain, j'étais déterminé à la posséder malgré toutes mes inhibitions. J'étais capable d'affronter ce quartier de Recouvrance, avec la monomanie d'un pervers. Prêt à tout pour ses yeux, même la sauver de sa misérable condition. Oui,

prêt à tout.

Je m'insérai dans la ville, l'esprit agité de ces pensées douloureuses qui font tourner en rond. J'avais le ventre vide, les épaules creuses, la tête baissée, les pas traînants, un poids sur mes épaules. Celui d'une obsession que je n'osais affronter par peur d'en être meurtri. Les yeux verts me poursuivaient. Je traçais mon itinéraire dans le seul désir de les contempler une nouvelle fois. Les yeux verts et tout ce qu'ils recelaient.

Flore apparut au loin, vêtue d'une jupe noire et d'un débardeur transparent. Elle faisait de grandes enjambées sur le trottoir, comme si ce lieu lui appartenait. Elle avait conscience que sa beauté surpassait celle des autres, et elle en usait avec perversité. A mon approche, elle darda sur moi ses phares lumineux et cruels, dilapidant mon âme, s'emparant de mes forces alors que je ne l'avais pas encore rejointe.

Elle se frotta contre mon corps avec malignité et me demanda, d'une voix douceuse :

- Alors, toi... baiser ?

Je hochai la tête, incrédule. Elle me prit la main et me dirigea vers un hôtel qui se situait sur le trottoir d'en face. Elle ajouta, une grimace répugnante sur les lèvres :

- Pour cent euros... toi comprendre ?

Je lui montrai les billets. Elle les arracha de mes mains. Son œil étincelait et parjurait ce corps sublime. C'était un regard malade, nourri de vices et dont l'ineptie avait altéré la couleur.

Je l'interrogeai :

- Toi, heureuse d'être ici ?

Elle haussa les épaules :

- Moi, gagner beaucoup d'argent.

- Mais toi, heureuse de faire ça ?

Elle interrompit sa marche et me dévisagea avec ses grands yeux verts, incapable de comprendre où je voulais en venir. J'étais décontenancé par mon attirance, comme un penchant maléfique que je ne parvenais pas à annihiler. Malgré tout ce qu'elle dégageait, j'étais lié à elle jusqu'à la mort. Je savais qu'elle pouvait me rendre esclave, bourreau, meurtrier. Elle avait la capacité de pousser jusqu'à la folie, en un seul regard.

Elle répondit d'une voix aiguë :

- Moi, ça pour manger. Toi, préférer quoi ? Je peux tout faire !

Elle porta la main à sa bouche et éclata de rire. Je la suivis comme un somnambule. Je payai la chambre et la laissai monter la première. Elle dégageait un parfum atypique, mélange de tous ces hommes d'affaires qui représentaient sa clientèle prestige. Elle était belle mais il lui manquait une âme. Elle suçait ces individus pour leur compte en banque, rien de plus. Elle savourait chaque matin cet argent accumulé au cours de la nuit. Elle n'en avait pas honte.

Dès qu'elle eut ouvert la porte, elle se déshabilla et s'allongea sur le lit, le visage inexpressif. Pas un frisson n'apparaissait sur son corps. Elle ne ressentait rien. J'étais juste un nouvel adepte, un homme à cajoler avec plus de douceur peut-être... Incapable de me dévêtir, je l'observais sur son piédestal. Elle attendait que le client la désire, la prenne et éjacule. Le reste, c'était les billets qu'elle gardait dans son sac à main, comme on protège un enfant du monde extérieur.

Elle se leva et s'immobilisa au pied du lit. Elle m'attaqua du regard et rivalisa avec ma faiblesse. Elle saisit mes désirs et les plaça hors de la bande d'arrêt d'urgence.

- Toi, baiser ?

Je hochai la tête mais fus incapable d'articuler un mot. Alors Flore dévisagea ma braguette et prit les devants. Elle la descendit dans un geste mécanique. Elle s'accroupit et ses yeux verts me lancèrent un ultime avertissement. Je cessai de résister. Mes forces succombèrent aux va-et-vient de cette ensorceleuse. Je fermai les paupières, écoutant les battements de mon cœur s'accélérer. Je me précipitai aux antipodes de la raison. J'oubliai même ma venue dans cet hôtel miteux. Mon esprit bourdonnait mais je ne l'écoutais plus.

Tout à coup, mon orgasme s'amorça et je poussai un gémissement blessé. Elle recula et observa le jet spumescent d'un œil amusé. Je me sentais honteux. Cependant, Flore attrapa ma main et me dirigea vers le lit. Elle me débarrassa de mon pantalon, souleva mon pull et se plaça à califourchon sur moi. Ses yeux verts me jugeaient avec cruauté. Elle agissait selon l'instinct. Elle prévoyait sans doute que mon plaisir se formait dans le mal-être, la gêne, l'humiliation. Elle touchait les parties de mon corps dont j'avais oublié l'existence. Elle pinçait mes mamelons, arrachait mes poils, griffait mon torse et poussait des hurlements barbares. Ses agressions sexuelles me semblaient comme des gifles pernicieuses qui se répercutaient en moi, bousculant mon âme.

J'avais peur, peur de la haine qui s'insinuait en moi comme une vague trompeuse. Je l'attendais à chaque détour mais elle se recroquevillait dans les replis de mon cerveau. Dès que les yeux verts me transperçaient, j'éprouvais l'envie irrésistible de les détruire, par n'importe quel moyen. Leur beauté m'était insupportable. Flore se cambra et soupira à l'approche de l'orgasme. Puis elle s'effondra sur le lit. Elle resta longtemps immobile, les jambes écartées et la poitrine haletante.

A présent, je respirais cette odeur nauséabonde ; celle du vice, de la laideur, de la luxure. Flore ne la remarquait plus. Elle faisait partie de son quotidien. Les effluves caressaient mon échine meurtrie. J'étais écœuré par cette lassitude qui suivait les plaisirs charnels. La sueur qui perlait sur mon front, je ne la désirais pas. J'en éprouvais une aversion existentielle, comme s'il me fallait déguerpir au plus vite de peur d'être contaminé par ce milieu.

Soudain, elle se releva et me contempla d'un œil abject, usurpé par toutes ces nuits de corruption :

- Toi, aimer baiser ?

Son maquillage avait coulé. Ses joues avaient pris la couleur ingrate d'une rose fanée. Ses lèvres s'étaient alourdies, comme si elle avait trop menti en me faisant l'amour. Seuls ses yeux étincelaient, lumière assistée du cadavre vivant, abysse du monde moderne qui s'étire sans cesse, chaque jour, chaque nuit.

Flore était perdue, une femme parmi tant d'autres qui n'avait plus de conscience. Prostituée vénale, sans âme, sans ressource, sans rien. Elle s'accrochait à sa beauté comme à une bouée de sauvetage. Tout à coup, je l'exécrais. Je comprenais à quel point elle empoisonnait la vie. Elle faisait partie de ces gens inutiles, perfides, immondes ; des gens au physique attrayant mais à la bassesse morale. Je la dévisageais avec répugnance. Je redevenais humain et la jugeais avec objectivité. Et dans mon for intérieur, les yeux verts me paraissaient encore plus inadmissibles, ultime rayon du soleil qui décline à l'horizon, dernier râle de l'agonisant qui se meurt. Oui, les yeux verts. Pourquoi étaient-ils si parfaits ?

Je m'approchai d'elle et tentai de l'embrasser. Elle me repoussa avec virulence, un rictus de pacotille ornant ses lèvres. Je réitérai mon attaque, lui bloquant les bras. Elle essaya de crier mais j'enfonçai ma langue dans sa bouche et resserrai mon étreinte. Ses jambes se débattirent mais ne m'atteignirent pas. Pour la première fois, je la sentais fébrile, peureuse, malade. Et j'en éprouvais un plaisir malsain, vindicatif, meurtrier. Ma main droite emprisonna son cou tandis que j'attardai

mes doigts sur ses joues fardées. Paralysée par la crainte, Flore ne disait plus un mot. Elle sentait que son existence avait toutes les raisons de s'étioler en quelques secondes. Elle se laissait capturer par un homme, et elle n'avait même pas conscience du viol prononcé dans cette chambre.

Les yeux verts au-dessous de moi... agrandis par la terreur... Sans doute espéraient-ils une issue salvatrice, une aide miraculeuse, un contact d'outre-tombe. En un instant, ma fascination vacilla à son paroxysme. Alors je voulus les posséder, les ingurgiter, les mastiquer. Mes doigts les arrachèrent à brûle-pourpoint et obnubilé par mon obsession, je goûtai à la perfection. Flore hurla pendant plusieurs minutes mais je ne l'écoutai plus. En pleine torpeur, je n'entendis pas les tambourinements à la porte. Je n'aperçus pas non plus le propriétaire de l'hôtel, immobile sur le seuil...

Flore pleurait des larmes de sang. Et moi, je l'idolâtrais, telle une vision prophétique de la Vierge Marie. Je ricanais, les mains jointes. Je formulais d'interminables éloges que Flore n'était même plus en mesure d'apprécier.

Je courus, les yeux verts prisonniers de mon estomac. J'éprouvais cette frénésie intraduisible qui efface tout sentiment de culpabilité. Derrière moi, les plaintes, les cris, les supplications. Je les ignorais et continuais de prendre la fuite, persuadé que mes deux émeraudes me sauveraient de ce monde trivial.

A l'hôpital psychiatrique, j'ai longtemps été isolé. Je faisais peur aux autres internés. Il faut dire que je passais mon temps à leur hurler que j'allais dévorer leur regard malade afin qu'ils en fussent purifiés. Certains me croyaient et se proposaient de faire eux-mêmes l'incision. Un jour, une infirmière s'approcha un peu trop près de mon visage et je déglutis son œil d'onyx. J'atterris en chambre d'isolement pour plusieurs semaines.

Mon obsession, elle a altéré mon cerveau et brisé les chaînes de ma raison. Je suis en quête d'absolu, en quête d'une pierre verte à la luminosité étincelante. Mais je désire aussi posséder toutes les visions étrangères, les assimiler afin d'en acquérir tous les pouvoirs, tous les vestiges, toutes les cultures.

Un homme universel. Voilà ce que je veux devenir.

Il me reste une seule vision que je n'ai pas eu le loisir d'aborder. Une vision qui outrepassa la vie et qui reste un mystère obsédant. J'aimerais renifler l'œil d'outre-tombe. Celui qui se cache dans les fraîches sépultures. Celui qui attend, impatiemment, que le monde des vivants s'ouvre à lui...

FIN

DragoRequiem

Larme de sang.

Il est des jours comme ça où Soleil ne se lève
Que de l'autre côté d'un miroir sans reflets...
La nuit m'enveloppe de ses bras doux et froids
Tandis que doucement je sombre dans l'oubli.
L'oubli de tout mon être, qui ne tend plus à rien.
Mon corps se refroidit, mon esprit se délite.
C'est le noir de l'Onyx qui envahit mes yeux.
Je ne pourrai jamais vivre à deux ni ailleurs,
Puisqu' hier mon jeune prince s'est enfui de son trône.
Qu'est-elle donc cette terre où il nous faut toujours
Vivre comme les autres pour pouvoir vivre heureux...
Que ne puis-je disperser mes divers sentiments
D'affection et d'amour en diverses personnes...
Que ne puis-je maintenant me diviser moi-même
Afin de recourir aux envies de mes "moi"
Et de pouvoir enfin vivre libre ici-bas...
Mon royaume se déchire car il n'a plus de maître,
Les corbeaux –mes amis m'y ont abandonné.
La nuit empoisonnée engourdit tous mes sens,

Avant de m'avaler dans le royaume de larmes
Dont elle vient à peine de me nommer Seigneur.
Le goût salé qu'elles ont est doux et agréable
Quand ce n'est le rouge flux de la vie qu'on avale...
Cette contrée me redonne de l'inspiration
Et sur moi les corbeaux se remettent à chanter;
Ultime note musicale de mon Requiem...
Les yeux clos à présent je me sens soulevé
De ce courant d'air tiède qui règne sur cette terre.
En ce triste royaume j'abandonne une larme
Espérant doucement qu'elle atteindra ta bouche
Et qu'en la voulant boire tu me ramènes à toi.

DragoRequiem

Orchidée.

J'aurais voulu savoir
Quand la Mort un grand soir
Se penchera sur moi
Et qu'elle me cueillera.
J'aurais voulu savoir
Si la Vie, un beau jour
Me dira sans amour
Mon sort vêtue de noir.
Et je voudrais savoir
Soit vivant ou bien mort
Si ma fleur dans le noir
Finira par éclore.

DragoRequiem

Sablier.

Pressé, il court, l'Instant,
Impassible et naïf.
Sûr, lentement, il sait,
Passant en souriant,
Qu'il entraîne avec lui
Les rires comme les pleurs,
Ce vieillard puéril
Qui a fermé les yeux,
Ne se souciant guère
De ceux qui ne suivent plus
Le cours aléatoire
De son amer sillage.
Crois-tu qu'il soit possible
Un jour de m'en remettre
À ton impériale course ?
Viens, le Temps, je t'invite.
Viens te poser ce soir
Un instant à ma table,
Et discutons ensemble.

Le Temps s'est arrêté
Près de moi ce soir là,
D'un murmure il m'a dit
Que sa course éternelle
Ne saurait s'achever
Et que même les Saigneurs
Devaient un jour céder.
Et ce soir j'ai appris
Que jamais il n'avait
Vraiment fermé les yeux;
Et que sa Soeur de près
Suivait son avancée.
Ce soir là j'ai compris
Qu'à défaut d'un ami,
J'avais trouvé la Mort.

Exquise Marquise

Rencontre.

C'était une ces nuits sombres et ténébreuses que la lune même ne sait pas éclairer ...

Sa mélancolie grandissante nuisait à son sommeil, elle décida de se lever et de marcher. Après avoir enfilé une robe de soie noire et des escarpins, elle se faufila dans la moiteur de la nuit. Tout était calme et la terre se reposait du soleil de plomb qui l'avait brûlée tout le jour durant ... Elle se délecta du silence et du puissant parfum des Bougainvilliers.

La jeune femme passa devant cette villa Victorienne qui la fascinait tant. La magnifique demeure semblait inoccupée ... Cette fois elle se décida à en pousser le lourd portail de fer forgé qui grinça sous son geste ... Elle hésita un instant puis parcourut la volée de marches qui menait au perron, son cœur battait un peu vite. Elle écouta un instant mais le silence nocturne était toujours intact.

Elle tourna la poignée et la porte céda, révélant une entrée immense et un grand escalier face à elle ... A peine eut-elle mis un pied dans la villa que la porte se referma derrière elle. L'ingénue sursauta un peu avant de rire tout haut de son angoisse. Étrangement cette villa n'avait pas été pillée, on aurait dit que tous ces habitants avaient dû la quitter précipitamment et que tout était resté figé depuis lors ... Seules la poussière, les toiles d'araignées et le style victorien laissait paraître que l'époque de gloire de l'endroit était révolu ...

Les chandeliers étaient encore intacts, bougies à peine entamées. Elle se félicita pour une fois de ne pas avoir réussi à arrêter de fumer et sortit son briquet pour en allumer quelques uns.

Poussée par la curiosité, elle saisit un des candélabres, grimpa rapidement l'escalier et se trouva dans un couloir assez sombre ...

La première pièce semblait être la suite d'une femme. Un magnifique lit à baldaquin trônait dans la chambre, une odeur de renfermé régnait mais n'était pas plus gênante que cela ... Elle s'installa devant la coiffeuse près de la fenêtre et s'observa dans le miroir un instant.

Une brosse d'époque était posée sur la table, il y avait aussi des flacons de différents soins et parfum, un poudrier également et quelle ne fût pas sa surprise de trouver des bijoux ... « Étrange rien n'est pillé ou détérioré ici et pourtant tout semble à l'abandon depuis des siècles ... », dit-elle tout haut.

Une lumière semblait émaner de l'autre pièce mais lorsqu'elle en ouvrit la porte, c'est par une obscurité totale qu'elle fût accueillie.

Elle posa le bougeoir sur le bureau massif de chêne ...

Il y avait comme une odeur de feu de bois récent dans cette pièce, sans doute se faisait-elle des idées, l'âtre était froid et vide. Elle poussa un cri d'émerveillement en découvrant une grande bibliothèque de divers ouvrages ... Sur le bureau attendaient d'être sollicités une plume et son encrier, un lit richement décoré occupait le mur du fond et dans l'armoire restée ouverte quelques

chemises à jabot pourrissaient, abandonnées à leur sort ...

Elle cru entendre des pas dans l'entrée et ne bougea plus, tentant d'écouter encore. Mais les battements affolés de son cœur et sa respiration haletante l'en empêchaient ...

Dans un éclair de courage elle descendit le grand escalier et regagna l'entrée.

Elle se dirigea dans la salle tout près qui était un grand salon.

Elle n'avait jamais vu cela, une pièce immense, sur la droite une longue table était dressée dans l'attente d'au moins quarante convives ... La vaisselle était intacte et semblait prête à revivre sous la couche de poussière ... Sur la gauche une salle de bal, un lustre à bougies d'époque immense et magnifique la dominait de toute sa splendeur.

Elle alluma les chandeliers disposés sur la cheminée de marbre blanc et posa le bougeoir. Elle avança, grisée par sa découverte, faisant claquer doucement ses talons sur le parquet de la salle...

Sur un des fauteuils victoriens elle aperçu un chapeau haut-de-forme et une cape.

Poussée par je ne sais quoi, elle pris le chapeau un instant dans ses mains, vision palpable d'une autre époque ...

Le lustre avait été allumé et éclairait la pièce de sa lumière chatoyante et flavescente, un orchestre jouait sur l'estrade en bout de salle, de cette musique baroque qui vous envoûte, les couples se mouvaient avec harmonie tels des danseurs célestes glissant sur le parquet vernis de la salle avec une grâce de porcelaine ...

Les femmes dans leurs corsets serrés et leurs robes ressemblaient à une multitudes de fleurs différentes, l'une arborait une tenue d'un rouge carmin magnifique, quand l'autre se pâmait dans une toilette d'un bleu royal ... Sa tête lui tournait devant tant de beauté et d'allure, un bal invraisemblable dans un univers féérique ... Les hommes chatoyaient tout autant que ces dames dans leurs costumes queue-de-pie, des gilets de soie, de jolies chemises à jabot, capes, chapeaux haut-de-forme et cannes pour certains ...

C'est alors qu'elle l'aperçut, de l'autre côté de la pièce, il donnait l'impression de l'observer à travers les danseurs ... Oui c'était bien son visage qu'il scrutait de ses yeux d'un vert intense.

Il sourit un instant quand elle posa les yeux sur la « créature » : il était grand, son allure était féline, la mâchoire était virile et douce en même temps, animal et androgyne à la fois ... Quel homme délicieusement étrange, ses longs cheveux d'ébène descendaient en cascade sur ses épaules. Il portait un pantalon noir délicieusement moulant et une chemise à jabot, son gilet bordeaux était du même tissu que la pochette de sa veste queue-de-pie. Elle l'observait, fascinée, tout en tordant, sans s'en rendre compte, le haut-de-forme entre ses mains ... Il lui parlait semblait-il et lui montrait le couvre-chef, le sien visiblement ...

Elle laissa d'un coup tomber le chapeau à terre, la pièce était sombre et froide, les bougies arrivaient en fin de vie ...

Elle sortit à toutes jambes, bouleversée par ce qu'elle venait de vivre.

Imagination fertile, se fit-elle remarquer.

Une fois le cimetière dépassé elle ralentit son allure.

Calmée de sa course effrénée elle entendit, en adéquation avec le rythme saccadé de ses talons sur les pavés, d'autres pas ...

Elle se retourna mais ne vit personne.

Quand elle entreprit de reprendre son chemin c'est nez à nez avec lui qu'elle tomba, sortant du cimetière ...

Lui qu'elle avait cru imaginer quelques instants plus tôt, fidèle à sa vision, magnifique et arrogant, sensuel et élégant ... Il posa son doigt sur ses lèvres pour la faire taire, elle retint son souffle, elle ne savait pas crier, ne pouvait pas fuir, n'avait pas envie de fuir ... elle était sous le charme, qui était-il ...

« Belle et imprudente enfant » dit-il, ses yeux verts pénétrèrent son âme et dans un sourire il dévoila ses canines acérées ...

La jeune femme n'arrivait pas à le craindre, elle restée fascinée, figée là sans un mot.

« Vous êtes venue à moi, vous m'avez éveillé, soyez maintenant ma cavalière pour le grand bal de l'éternité ».

Doucement il embrassa ses lèvres et glissant jusqu'à son cou il pénétra tendrement la chair, se délectant de son sang parfumé ... Elle enlaça son rêve vivant, lui offrant son âme et son cœur, livrant sa vie à sa vision qui se voulait d'éternité ... Oui, elle lui appartiendrait à jamais ...

Véronique Cabon

Dossier ALPHONSE RABBE (1788-1830)

Alphonse Rabbe représente l'un des écrivains les plus méconnus du Romantisme français. Né en 1788 à Riez, petite ville provençale, il eut une enfance heureuse bien que sa famille eût quelques problèmes de fortune à la période de la Révolution. Il n'existe aucun portrait de Rabbe. En revanche, Victor Hugo fait une description assez émouvante de la maladie qui défigure l'auteur : *« ses paupières, ses narines, ses lèvres, étaient rongés ; plus de barbe et des dents de charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules et un seul œil dont le ferme regard et le sourire ferme et franc jetaient encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. »*

Passionné par l'antiquité gréco-romaine, il subsistera dans ses écrits une qualité d'éloquence latine. Dès 1802, il quitte le domicile familial et devient le secrétaire particulier d'Alexandre de Lameth, préfet des Basses-Alpes. Il se lasse vite des travaux administratifs. Quelques mois plus tard, il débarque à Paris dans l'espoir d'y trouver la gloire. Il se passionne pour la peinture et travaille dans l'atelier de David puis de Regnault. A partir de 1823 jusqu'à l'aube de sa mort en 1829, il collabore au Courrier Français et publie des articles consacrés aux Beaux-arts, en l'occurrence sur les Salons et toutes les manifestations artistiques de l'époque. Déçu dans ses ambitions de peintre, il s'essaie ensuite à la musique mais de manière inefficace et dans une période assez brève. Il se consacre ensuite à la philosophie et l'histoire des religions. Puis il retourne en Provence et termine ses études de droit. Quand il retourne à Paris, il se met en tête de s'essayer au théâtre. Mais il abandonne très vite son projet. Déçu dans toutes ses ambitions, il entre dans l'administration militaire en 1808 et devient adjoint aux commissaires des guerres. C'est en Espagne qu'Alphonse Rabbe contracte le germe de la syphilis qui le conduit, au bout de deux ans, à rentrer en France pour avoir recours à des soins et des médicaments qui se révéleront, hélas, inefficaces.

Il collabore, à son retour, à plusieurs travaux historiques publiés entre 1807 et 1809 sans les signer de son nom. Puis il s'inscrit au bureau d'Aix. Il entre en Politique et s'enrôle parmi les Royalistes de Provence. Après Waterloo, Rabbe souhaite poursuivre les agents de l'empereur mais le duc de Richelieu ne lui offre qu'un poste ridicule au ministère des Affaires Étrangères. Il se lance bientôt dans la politique républicaine de l'opposition libérale. Entre 1822 et 1827, il publie dans L'Album des textes qui défendent la politique anti-exclavagiste en Angleterre en condamnant le

« *commerce homicide appelé Traite des Noirs* ». Son activité politique s'oriente surtout dans la région provençale où il publie ses idées dans une brochure en 1819 à Marseille sur l'Utilité des Journaux politiques publiés dans les Départements. Rabbe participe, en outre, à une feuille clandestine, le Gnome, puis fonde à Marseille en 1820, un journal de combat, le Phocéen. Alphonse finit par provoquer de vives hostilités auprès des monarchistes locaux. Il est, par ailleurs, accusé d'une irrégularité financière de plusieurs millions. Un mandat d'arrêt est lancé contre lui. Rabbe s'enfuit dans les Alpes mais il est finalement arrêté et incarcéré à Grenoble. Il défend sa cause seul à la Cour et réussit à être acquitté. Cependant, Le Phocéen ne peut renaître de ses cendres.

Déçu par ses actions politiques, il quitte la Provence et regagne Paris. Il écrit quelques articles aux Tablettes Universelles, à L'Album avant qu'il soit interdit en 1823, au Miroir, à La Pandore et au Courrier Français. Il publie surtout de la critique d'art souvent tendancieuse. Il gagne aussi sa vie grâce à des travaux historiques. En 1823, il publie Résumé de l'Histoire d'Espagne, un Résumé de l'Histoire du Portugal puis en 1825, un Résumé de l'Histoire de la Russie. Il écrit : « *la plume de l'historien ne doit pas être un tuyau de plomb d'où coule une eau tiède sur le papier* ». Rabbe ne supporte pas la modération et le pédantisme de ses collaborateurs des Tablettes Universelles. Il se brouille avec eux et commence à vivre en marge de la société, évitant les milieux hugolâtres. Il condamne le Romantisme de l'époque mais exprime toute son admiration pour le lyrisme de Béranger et la prose de Chateaubriand. Il trouve un écho à sa propre mélancolie dans l'œuvre Oberman de Senancour publiée en 1804. Rabbe devient l'ami de Victor Hugo après avoir essayé d'arrêter l'imprimerie d'une critique sur ses idées politiques dans L'Album.

Pendant les cinq dernières années de sa vie, il vit à l'écart à cause de la maladie qui le défigure. Il écrit ainsi : « *quand je me regarde, je frémis ! Quelle main a sillonné ma face de ces traces hideuses ?* » Il se drogue à l'opium et ne parvient plus à vivre de sa plume. De son roman la Sœur grise qu'il conçoit comme un futur chef-d'œuvre, il se persuade qu'on le lui a volé. Après sa mort, on n'en retrouve aucun fragment. Les traces de son désespoir apparaissent dans son Album d'un Pessimisme qu'il écrit pour se soulager. Il en publie tout de même quelques fragments sous le titre de Mélanges dès 1823 dans les numéros du 7 août et du 23 septembre des Tablettes Universelles.

Au Printemps 1828, il perd sa domestique âgée de vingt ans qui était la seule à lui témoigner un amour sincère. Quelques mois plus tard, il la décrit dans une lettre adressée à Victor Hugo en ses termes : « *celle qui vient de me quitter avait, sous des formes vulgaires, une âme dont j'avais seul le secret ; dans son ignorance et dans sa candeur, elle s'ignorait elle-même et j'étais tout au monde pour elle. Son vœu le plus ardent a été rempli, elle a exhalé son souffle dans mes bras. Je reste amèrement seul* ». Sa maladie progresse, l'obligeant à augmenter ses doses d'opium.

Sa mort reste un mystère. Le suicide demeure un thème omniprésent dans son Album d'un.

Pessimiste. Le 13 janvier 1829, peu avant sa mort, il ajoute toute la première partie de son ouvrage qui porte le titre « Philosophie du Désespoir ». Cette section apparaît comme une sorte de « *Testament philosophique* », selon ses propres termes. Il meurt en 1830 dans des conditions mystérieuses.

Sa réputation littéraire naît grâce à l'édition posthume de son Album d'un pessimiste. L'ouvrage lui a valu l'honneur d'être qualifié par André Breton de « *surréaliste dans la mort* » dans le Manifeste du Surréalisme publié en 1924. Ses lettres sont quasiment introuvables. En revanche, sa mémoire s'est perpétuée grâce à des auteurs célèbres qu'il a fréquentés. Victor Hugo lui rend hommage dans ses Chants du Crépuscule. Sainte-Beuve fait référence à l'auteur dans ses Portraits Contemporains et le compare à Oberman, « foudroyé sans éclair ». Charles Baudelaire, dans Fusées, le compare à Chateaubriand et à Edgar Poe.

MORCEAUX CHOISIS

« Dans l'état actuel des choses, le monde présente le spectacle d'une immense arène, où les hommes se précipitent en foule pour se disputer, au prix de leur sang, de leurs foudres et de leur honte, la possession des avantages sociaux. Eh bien ! celui qui repousse et indique la vue d'un pareil champ de bataille, et qui se trouve enrôlé malgré lui ; qui ne veut être ni oppresseur ni victime, et qui ne craint pas moins une odieuse et inhumaine victoire, qu'une humiliante défaite, ne pourra-t-il pas se précipiter en dehors du cirque, et disposer de lui, pour qu'un hasard sinistre et flétrissant n'en dispose pas ! En se retirant, en abdiquant sa part du butin, en jetant les armes, ne diminue-t-il pas la masse des prétentions universelles, et en même temps l'ardeur féroce des concurrents ? S'il était imité par le plus grand nombre, le carnage ne serait-il pas infiniment moins grand ? Quand la famine presse une ville assiégée, celui qui se donne la mort, parce qu'il se voit inutile à sa défense et onéreux à la subsistance politique, ne fait-il pas un acte de magnanimité ? »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Que la mort, l'exil et les supplices, que la haine des méchants et la prévention des bons soient toujours devant les yeux, mais surtout la mort ; laisse-lui une place au festin. Vois l'aspic sous les fleurs, le cercueil sous la couche de la volupté, le squelette et la cendre sous les formes et la vie de la belle jeunesse : par ce moyen, dit Epictète, tu n'auras aucune lâche pensée, tu ne désireras rien avec trop d'ardeur. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« La mort, comme un faucheur hostile, rase l'herbe la plus courte, et laisse la terre à nu ».

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Tu crains de mourir : tu te vois heureux, tu voudrais jouir en quelques années des biens que la faveur des Dieux t'accorde et prolonger tes joies !... Crois-moi, meurs aujourd'hui ; meurs en sortant d'un banquet de délices ! entre les bras de ceux qui te chérissent la mort te sera douce, les soins de tes amis te la feront sans horreurs ; tu emporteras du moins quelques-unes des illusions de cette terre ! Mais que la mort est âpre et amère à celui qui a tout perdu et qui se voit forcé de maudire la vie en la finissant. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Ne te trouble de rien... Demeure libre ; regarde toutes choses avec une fermeté mâle, en homme, en être destiné à mourir. Surtout lorsque tu feras, dans ton âme, la revue de tes maximes, arrête-toi sur ces deux : l'une, que les objets ne touchent point notre âme ; qu'ils se tiennent immobiles hors d'elle, et que son trouble ne vient jamais que des opinions qu'elle se fait au-dedans : l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, et ne sera plus ce qu'il était. Le monde n'est que changement, la vie n'est qu'opinion ».

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« La mort n'a rien d'étrange, c'est une connaissance familière, nous la voyons tous les jours. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Naître et mourir sont des choses qui ne t'appartiennent pas. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Une belle mort est plus à souhaiter qu'une longue vie ».

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Pourquoi la valeur du présent n'a-t-elle toujours de mesure que dans l'avenir ? »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Exister c'est périr ; c'est mourir que de vivre. »

*

« Vivre libre et peu tenir aux choses humaines est le meilleur moyen d'apprendre à mourir ».

*

« Celui qui a tâché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de s'occuper de la mort comme d'un

événement, la voit venir sans effroi ».

*

« Que le nombre ne te séduise et ne t'entraîne point ; tu seras seul un jour ; un jour tu répondras seul ».

*

« Dis-toi souvent : d'où suis-je venu, que suis-je, où vais-je, où m'arrêterai-je ? Tu marches sans cesse au tombeau ; entre la mort et la vie, tu n'es qu'une ombre qui passe. »

*

« Nous naissons, nous vivons, nous mourons dans les pleurs : c'est à ce prix qu'est l'existence. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« On boit la mort avec plaisir dans le vin dont on croit se désaltérer ; elle se mange avec appétit dans les viandes dont on pense faire sa nourriture. Elle est de bonne odeur quand on la sent imprudemment dans une fleur ou dans un parfum. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Il est possible que le métier des hommes sérieusement occupés loin de leur âme soit la plus misérable des folies. Il est possible qu'il en soit de l'homme dans l'exercice de certaines professions civiles, toutes imaginées au profit de ses intérêts matériels, comme de l'instinct des animaux. Le renard rusé, lâche et cruel fut formé pour se creuser une tanière, guetter, égorger les habitants timides de la basse-cour, et puis périr traqué par le fermier, ou déchiré par les chiens du chasseur. Gagner un peu d'or, d'une part au détriment, de l'autre au profit de ses voisins, avec force, dextérité, talent ou cautèle, qu'est-ce autre chose que faire le renard à deux pieds ? De combien d'hommes faisant leur état n'est-ce pas l'histoire ! »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Le sage saura quand il lui convient de mourir, et il lui sera indifférent de mourir ; mais il dira froidement à la mort : sois la bienvenue, nous sommes de vieilles connaissances. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Tout ce qui est corporel va très vite se perdre dans la masse totale de la matière ; tout ce qui agit comme cause particulière, est repris très vite par le principe de toute activité dans l'univers, et la mémoire de tout est engloutie avec rapidité dans l'abîme du temps. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Les orages mêmes servent à renouveler la vie du globe, et les déchirements les plus affreux du malheur sont suivis d'une tristesse qui a des attraits pour les âmes passionnées, et qui leur réserve des consolations. Le malheur tourne les regards de l'âme vers un ordre de choses meilleur en lui : il ouvre la carrière des plus magnifiques espérances. Le malheur détache de la vie, et c'est un grand bien de ne plus craindre la mort. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Je souhaite et je désire pourtant, je désire avec ardeur ; mes yeux se lèvent au ciel, et puis se tournent vers la tombe, j'aspire, je le sens, à ma destruction. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Notre vie n'est qu'un souffle, qu'une exhalaison d'esprits, durant quelques moments. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Quand un homme meurt sans reproche, il faut donner des éloges à sa vie plutôt que des larmes à sa mort ».

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

« Il faut absolument périr avec toutes les choses périssables, puisque nous sommes enfermés dans leur cercle dont le centre est le tombeau. »

Alphonse Rabbe, Album d'un pessimiste

Exquise Marquise

Invitation.

Elle me nargue et susurre à mon oreille
Elle tente par mille façons de me séduire
De sa voix douce et câline m'attire à elle
L'âme blessée que je suis a trop de mal à fuir
Elle sait se faire promesse de délivrance
De sa main froide elle caresse mes angoisses
Elle me promet la fin de mes souffrances
De lui résister encore je suis si lasse
Je voudrais poser ma main dans la sienne
La suivre dans les méandres de la pénombre
Faire d'elle mon guide et ma reine
Me laisser engloutir par son aura si sombre
Ô Mort si douce et si séduisante ...
De ta main cueille la fleur fanée que je suis
Délivre-moi de tout ce qui me hante
Emporte-mon âme loin dans la nuit

Exquise Marquise

Murmure.

Dans la pénombre... un murmure

Le visage éclairé par la lune

Ses larmes semblent d'argent pur

Sillonnant sur sa peau brune

Plongée dans sa délicieuse détresse

Les yeux perdus dans les étoiles

A la nuit elle offre sa tristesse

Son âme meurtrie elle lui dévoile

Que ne donnerait-elle pas

Pour être à nouveau près de lui

Sentir sa peau sous ses doigts

Sans lui tout n'est qu'ennui

Le vent cingle son visage baigné de larmes

Le froid mord sa chair et son cœur

L'astre du jour vient rompre le charme

Il ne lui reste que le manque et la douleur

Kiruna

à jamais

Que connais-tu de moi mis à part ce que je fus?

Tour à tour ou tous à la fois, sans pitié pour l'emmerdeur. Les coups volent dans ma tête, me transpercent l'abdomen et me traînent sur l'asphalte brûlant, les habits peu à peu en lambeaux, rougis par quelques gouttes de sang. Le sol ramasse mes cheveux à la pelle et les rires aigus et malsains dans l'air chaud et lourd, font s'éparpiller les oiseaux dans le ciel. L'ombre de ces derniers se fond sur mon visage en une demi-seconde puis disparaît. Je lève l'œil. Contemple mes bourreaux haineux, rongés par la poussière que la cohue a soulevée. Inutile de les décrire, le temps devenu si noir et menaçant le fait à ma place, berceau d'un Éden obscur, mauvaise journée de printemps. Les tâches dans le ciel se déplacent et se multiplient à une vitesse vertigineuse; mes yeux exténués ne sont même pas en mesure de les suivre et perdent la cadence rapidement. Couché, les yeux serrés, je laisse se glisser la poussière sous mes ongles et serre les poings en pensant à quelque chose qui pourrait apaiser mon esprit : l'herbe tiède d'un printemps sur mon corps encore rafraîchi par un hiver long, mon âme aux quatre points cardinaux, l'odeur de la pluie. Mais c'est en vain, cette larme d'opale qui se fraie un chemin sur ma joue poussiéreuse me trahi. J'avais juré pourtant que je resterais fort... Faiblesse d'esprit, chute morale ou champ de bataille psychologique. Qu'ai-je fait pour que cette Terre me délaisse, qu'ai-je donc fait ? Aux sanglots mérités, subits, aux violences finales. J'ai vécu comme un îlot dans la mer, comme une brindille au beau milieu d'une forêt de pins gigantesques, j'ai vécu du mauvais côté du mur, aux bords des mauvaises frontières, des mauvaises falaises. C'est à cet instant que les vérités se rejoignent et forment un cercle aux barbelés disgracieux, et l'idée d'un monde sans mon corps peut enfin se développer, s'offrir à moi, défilant comme un projecteur sur mes paupières.

Je ferme les yeux en réalisant soudain l'ampleur et l'importance de la vie, l'impact sur mon propre esprit. Un éclair de lucidité aiguisé, tranchant à souhait s'éprend de mon cerveau en une fraction de seconde. J'admire le panorama qui s'offre à moi. Oubliant le moment passé, enduré, me contentant de déguster l'instant présent. Je découpe les nuages sous toutes les formes, le vent qui les pousse me donne une impression de vitalité enivrante. Je goûte au sang qui chemine sur ma lèvre, s'adossant à mes gencives et enveloppant mon palais. Mon corps empalé, dans ce que je croyais être mon palais. Dans la vallée de ma vanité, des arbres de l'orgueil aux allées des méfaits, s'étend ma vie, se file un cocon qui se défie de la raison. Défilé de masques arrogants, or et argent. La mort à demi-mot, dans un ciel aux étoiles dénaturées, vouées au silence perpétuel. Je m'engouffre dans une mer de feu, aux vagues d'acier et à la houle meurtrière. Cette mer de vie, mer qui m'écorche, me promène avec mépris et ardeur. Mère qui m'a créé, mère qui me détruira. Je parle au néant, tutoie le vide, embrasse les nuages, murmures d'abîmes. Ablation des sens, névrose.

Je me penche du côté droit, retient mes nausées, les yeux titubants je cherche en vain mes assassins. Et soudain on m'écorche au cœur, trois fois. La bouche grande ouverte, pris de stupéfaction. A peine le temps d'exprimer ma rancœur profonde. Je file, plonge, m'engouffre. Tombant en cendres que le vent balaye aussitôt comme de vulgaires feuilles mortes. Le temps d'une dernière pulsation j'esquisse un sourire que le temps immortalise. A jamais.

Erwann Le Goffic

Dangereux cinéophile.

« Salle deux : Premier étage à droite de l'escalator.

- Merci. »

Ouf ! Ça y est ! C'était interminable cette file d'attente !

Excellent ! La salle deux ! Une grande salle... hmm, ça promet une bonne projection tout ça ! Hé hé, le week-end commence bien... après cette semaine de merde ça ne va pas me faire de mal !

Alors, alors, alors... ? parfait ! La salle n'est pas encore trop pleine... Ben j'ai bien fait de venir un peu en avance.

Bon, ça va me faire du bien une petite séance de ciné, ça va me détendre du taf... Purée ! ... et lundi ça va reprendre... Oh la laaa... pas hâte... Bon en même temps ça n'est pas toutes les semaines comme ça au boulot... heureusement... Mais bon lundi ça repart, et vu comment j'ai été cette semai... BON ! allez... JE M'EN FOUS ! Purée, faut que j'arrive à penser à autre chose ! Bon alors après le ciné je vais me faire une petite ballade tout seul, loin de la foule, tout au calme... Et puis demain j'appelle Stéphane pour qu'on aille passer le samedi soir dans les bars... ouais... pas mal... pas mal du tout !

Ah ça y est ! en voilà un qui se met à côté de moi... pfff ça va être la bataille pour les accoudoirs... ils sont cons quand même dans les cinés, pour peu qu'on ai quelqu'un d'assis à côté on a plus qu'un demi accoudoir pour poser son bras... mouarf !

Eh bé, j'ai bien fait de venir tôt moi, ça se remplit : il commence à y avoir du monde sur les premiers rangs, ça c'est signe que la salle commence à être bien pleine... Sinon les gens, ils ne vont pas trop devant d'habitude... Ah et derrière ?... hmmm... ouais il y a du monde aussi... Bon et puis ce qui serait sympa quand même, c'est qu'ils arrêtent un peu tous de jacter quand ça va commencer, on se croirait dans un hall de gare là.

Bon ben tiens ! me voilà cerné... en v'la un qui se pose de l'autre côté maintenant... bon ça me fera un demi accoudoir de chaque côté, au moins ce sera équilibré !

Aaah ! les lumières s'éteignent un peu... C'est parti... pour les bandes-annonces... Bon au moins ça n'est pas complètement inintéressant...

...

...

Ouais... j'ai l'impression qu'il y en a quand même pas mal qui s'en foutent des bandes-annonces... et ça piaille, et ça piaille... enfin bon, allez je vais pas me plaindre, ça jacte déjà moins que tout à l'heure. J'espère que ça ne va pas être le souk même pendant le film... purée... ah non ! pas ça ! j'ai déjà eu ma dose cette semaine... Enfin bon allez, on se calme, ça ne sert à rien de

s'énervé : Ce soir je suis tout seul, je me fais une petite soirée tranquille... alors je ne vais pas commencer à m'énervé pour un rien.

Bon allez ! maintenant les pubs... Pfff ! En plus assis là comme ça, on risque pas d'y échapper... Quand même on paye déjà cher pour voir un film et ils trouvent le moyen de nous passer des pubs... quand même...

Ah ça y est, ça va commencer ! Les méchantes pubs sont finies... aaah, toutes les lumières s'éteignent... et ?... Ouf ! les gens se taisent... Allez... C'est parti pour deux heures...

... ..

« CROUNCH ! ... crunch... crunch... crunch... crunch... crunch... »

Purée c'est pas vrai.

« CROUNCH ! ... crunch... crunch... crunch... crunch... crunch... »

Putain !... un bouffeur de pop-corn juste derrière... oh la laa...

...

...

Bon on l'entend plus... tant mieux...

...

...

Mouais... enfin c'est bizarre quand même qu'il ai déjà fini ses saletés de pop-corn.

...

« CROUNCH ! ... crunch... crunch... crunch... crunch... crunch... »

Tiens j'ai vu juste... putain qu'est ce que je vais foutre !

...

« CROUNCH ! ... crunch... crunch... crunch... crunch... crunch... »

Bordel de merde ! Bon.... Je change de place ?... mouais... moyen... il y a plus que les places sur le côté... et puis je vais devoir emmerder tous les gens assis à ma rangée pour bouger... oh la laa... c'te prise de choux... bon allez, je bouge pas... je vais bien réussir à oublier son boucan.

...

« CROUNCH ! ... crunch... crunch... crunch... crunch... crunch... »

Rrrrrr... ça me gave !

...

« CROUNCH ! ... crouch... crouch... crouch... crouch... crouch... »

Allez... je l'oublie ! je pense au film et c'est tout.

...

« CROUNCH ! ... crouch... crouch... crouch... crouch... crouch... »

De toute façon je ne peux pas aller lui dire d'arrêter de bouffer sa cochonnerie...

Bon allez, je n'ai qu'à me laisser glisser dans le film... je finirai bien par ne plus y faire attention.

.....

« Florent ?

- hmm hmm.

- Qu'est ce qu'on fait après le film ?

- Heu, je sais pas trop... On pourrait aller boire un petit verre, non ?

- Hein ?

- Aller boi... heu... aller boire un petit verre, il y a un bar pas mal que je connais et c'est pas loin d'ici.

- Ouais pourquoi pas... sinon on pourrait aller en boîte aussi après.

- Heu, j'sais pas trop, faut voir, j'aurais pensé qu'on ne serait pas sorti trop tard... plutôt demain soir ?

- Pfff... ouais... pourquoi on sortirait pas deux soirs de suite ? »

- Parce q... hum ! Parce que je suis crevé, voilà aussi.

- Booo... alleeezzz !

- Bah, faut que j'y réfléchisse.

- Ok ! »

Purée, et ils parlent en plus derrière... bon, ils ne vont pas continuer longtemps non plus ! Allez... calme...

.....

« CROUNCH ! ... crouch... crouch... crouch... crouch... crouch... »

Oooh, noon, voilà que ça reprend. Purée, ça me fatigue... bon si ça continue, je leur dis de se calmer... bon d'un autre côté je ne peux pas lui dire d'arrêter de bouffer, mais bon s'il pouvait au moins ne pas se mettre à parler...

« Christelle ? T'en veux toujours pas ? »

Bah si ! allez un peu alors, mais pas trop, on a déjà mangé avant quand même. »

« CROUNCH ! ... crouch... CROUNCH ! ... crouch... crouch... crouch... crouch... »

Pfff... et en plus maintenant ils s'y mettent à deux ! Bon je me retourne !... Allez ! je leur dis de se taire un peu... Mouais... je vais avoir l'air d'un con, ils ne sont plus vraiment en train de parler là... plutôt en train de bouffer leur saloperie... Pfff... ouais, je vais avoir l'air d'un con... Bon d'un autre côté, à deux, ils finiront plus vite leur dose de maïs brûlé... tsss...

... ..

« CROUNCH ! ... crouch... CROUNCH ! ... crouch... crouch... crouch... crouch... »

ffffoouuuuu.....

...

... ..

« Dis Flo ? »

- ...

- il est nul ton film.

- Heu ! ... Ben attends, c'est commencé que depuis un quart d'heure.

- Ben le premier quart d'heure je le trouve déjà naze.

- Ouais... c'est vrai, c'est pas génial pour l'instant.

- ...

- Mais bon sur la bande-annonce ça avait l'air vraiment bien.

- Ouais ben finalement il vaut mieux ne pas... »

« Vous pourriez faire moins de bruit s'il vous plaît ?! »

...

Bien entendu, ils ne vont pas aller s'excuser tiens ! C'est sûr, c'est plus facile de ne rien répondre... Pfff... couple à la con !... Bon, au moins j'ai craché le morceau, j'espère qu'ils ont compris... purée, je vais peut-être pouvoir avoir un peu la paix à la fin !

... ..

Bon ben, ça a dû marcher finalement, je les entends plus... Il y a peut-être moyen que les gens arrêtent de me faire chier cinq minutes finalement !

... ..

« crouch... crouch... crouch... »

Putain ! ils remettent ça... Pfff ! ... bon, ils font moins de bruits aussi, ça les à calmés quand même un peu. Je ne vais pas non plus les persécuter...

« crouch... crouch... crouch... »

...

Ouais... mais en attendant je ne profite même pas du film... Bon dieu ! mais il n'y a pas moyen d'avoir la paix ? Oh, allez, on respire, on regarde le film... et on oublie ces deux cons !

...crouch... ..crouchcrouch...

... crouch... ..Crouch... ..crouch ...

...crouch... ..crouch... ..crouchCROUNCH !

Putain, mais c'est pas vrai ! Ils ont inventé le pop-corn pour emmerder les gens au ciné ou quoi !

Je profite même plus du film... Je me demande si je ne reviendrais pas le voir finalement. Je n'aurais qu'à venir le dimanche matin... les cons dorment à cette heure-là normalement...

« Pfff Flo ! Il est vraiment chiant ce film !

- Ouais, c'est vrai qu'il est bof bof... Du pop-corn ?

- Ouais ! »

« crouch... crouch... crouch... »

...

« crouch... crouch... crouch... »

« Sinon, elle va comment Christine depuis sa rupture ?

- Bah, un peu mieux, je crois qu'elle a... »

« S'IL ! VOUS ! PLAÏT ! TAISEZ-VOUS ! »

Saloperie de couple de merde ! Deuxième fois qu'il faut que je leur dise de se taire ! ... Putain ! je parie qu'ils vont faire comme tout à l'heure ! Ils vont s'arrêter dix minutes et après ils vont reprendre !... Mais c'est dingue ça quand même ! s'ils voulaient parler et grignoter, ils

n'avaient qu'à aller dans un bar ! pas dans un cinéma ! ... Raaaaaalaalaaaaa, et moi qui pensais me DETENDRE ce soir, et bien à cause de ces deux cons, je suis énervé maintenant... GrrrrrrRRRRRR... P'tain ! ce que j'aimerais pouvoir lui défoncer sa sale gueule à ce connard !

... ..

Tiens, j'ai droit à une accalmie... encore... mais ça va pas tenir c'est sûr... C'est sûr aussi que si cette fois-ci ils se remettent à parler, je ne mettrais pas de gants.

... ..

« Tiens Chris, tu vois, là je crois qu'il va tout péter : je l'ai vu dans la bande-annonce.

- Mouais...

...

- Ben ça rendait bien dans la bande-annonce.

- Bof ! moyen comme film, j'aime pas. »

RAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAHHHHHHH ! Une phrase de plus et je les engueule comme du poisson pourri ! J'EN AI MARRE !

... ..

Purée ! ben voilà, ils disent plus rien maintenant, pfff... je ne sais plus sur quel pied danser moi... Ooooh, j'en ai ras le cul !

... ..

« crouch... crouch... crouch... »

...

« crouch... crouch... crouch... »

Putain... il va leur en rester pendant combien de temps de leur sale truc de merde à bouffer.

« Pas très trépidant comme film

- Ça ne te plaît vraiment pas, hein ?

- Bof !

- Tu veux encore du pop ? »

...

« crouch... crouch... crouch... »

...

« crouch... crouch... crouch... »

...

« Bon c'est vrai qu'il est pas génial comme film, mais bon on a vu pi... »

« VOS GUEULES DERRIERE ! »

« Heu ! Pourriez rester poli au moins ! »

Je réponds pas... je réponds pas... JE REPONDS PAS ! Sinon je vais le massacrer ce connard : « Pourriez rester poli », mais merde quoi : « POURRIEZ RESTER POLI » ! Mais il se fout de moi ou quoi, c'est QUI qui est mal poli dans l'affaire ? C'est lui et sa greluche qui dérangent tout le monde, pas moi ! Merde à la fin ! et il est en plus assez sans gêne pour aller me dire de rester poli ?!

« heu, Chris, je vais pisser un coup, je reviens.

- Dac ! »

Bon au moins j'aurais la paix cinq minutes... Mouais... de toute manière mon film est gâché... Quel con... quelle conne aussi ! ... mais bon... J'irai bien lui parler à ce gars quand même. Ça me ferait du bien... sinon je vais sortir du ciné complètement en pétard. Si je m'explique avec lui... j'aurais de toute façon raté le film, mais au moins je serais plus calme après lui avoir dit ces quatre vérités à celui-là.

...

Allez...

....

J'y vais.

... ..

Bon ! où ils sont ces toilettes ? Ah ! ici...

...

Tiens c'est lui, il est tout seul... Bon il se lave les mains... tant mieux, je peux y aller.

« Hum ! hmm, j'avais envie de vous dire deux mots.

- Hein ? heu, c'est vous qui êtes devant nous dans la salle ?

- Oui.

- Ben faut se calmer mon gars ! pourriez nous foutre la paix quand même, on vous à rien fait

!

- Attendez, c'est vous qui ne me foutez pas la paix avec tout le boucan que vous faites !

- Hé ! c'est un lieu public une salle de ciné ! Je vois pas pourquoi on aurait même pas le droit de respirer.

- Putain, mais si vous voulez parler, regardez la télé dans votre salon, mais faites pas chier les gens qui vont au ciné !

- J'fais ce que j'veux, t'as pas à me dire ce que je dois faire, t'es pas mon père. Espèce de dingo, tiens !

- Quoi dingo ? DINGO ! QUOI ?! parce que je suis énervé ?!

- Ben faudrait que t'apprenne à te calmer ouais !

- MAIS C'EST A CAUSE DE TOI ET DE TA GRELUCHE QUE JE SUIS ENERVE !

- HE ! c'est pas la peine de gueuler. T'es malade toi !

- JE NE SUIS PAS UN MALADE !

- HE, ME TOUCHE PAS !

- SALE PETIT CON, POURQUOI TU NE VEUX PAS ME FOUTRE LA PAIX ?

- HE, MAIS ARRETEZ... AAAAAHHHHHHH... AU SECOURS !!!... AU SEC...

- Raaaa, ARRETE DE TE DEBATTRE COMME CA ! ... Là tu fais moins le fier maintenant, hein ?

- BBBBBOOOOOOUUUUUURRRRRRGGGGLGLGLGLGLGLGL....

- SALE PETIT CON ! TIENS TU VA LE REBOUFFER TON POP-CORN DE MERDE !

- BBBBBOOOOOOUUUUUURRRRRRGGGGLGLGLGLGLGLGL....

- Làààà ! vomis... gerbe tout ce que tu peux, et étouffe-toi avec !

- bourglill... bourglill... bourglill... bourglill...

- ...

... ..

... Très bien...

... Personne ne m'a trop vu sortir du ciné...

... C'est pas vrai... j'ai pas fait ça quand même...

... Il l'a cherché... c'est vrai, pourquoi on ne me fout pas la paix cinq minutes !... bordel IL N'AVAIT QU'A NE PAS ME FAIRE CHIER COMME CA, C'EST DE SA FAUTE ! PUTAIN,

C'EST DE SA FAUTE ! ...

...

... Faudra que je retourne le voir ce film... demain après midi j'irai... vaudrait mieux que j'aïlle dans un autre ciné quand même...

Kiruna

L'homme

Un mal infini,

Ce poing moite sur mon corps d'ambre.

Le mâle est ici ;

Près à saigner, voler, réduire en cendres.

Pour le plaisir d'arracher

Cent fois, la Terre blessée.

Ou le désir de détruire,

Sans foi, sans sourire.

Pour se sentir un peu plus grand

Dans ce château de sable,

Ou devenir roi des impuissants

Dans cette ville qui m'accable.

Sentir cette main d'acier

Pénétrer l'air, briser le vent

Je ne fais que supplier;

Supplier mon sang,

De ne pas s'évader,

De mon cocon,

De mes ailes souillées

De ma tête, de mon front.

De ne pas pourrir

Car l'homme aime voir l'humain

Coulant par terre, et rire,

Perdre son âme, pleurer en vain

Kiruna

Usure

Et la voix torturée, je chutai
Tombant les cieux et la lune argentée.
Sur moi les nuages fondaient,
Fanaient ma peau dérobée.

Insipide est l'aliment de ces jours passés
A essayer d'oublier l'odeur du vent;
Balayant ma joue, attendrie, attisée,
Déchirant ma lèvre s'enlisant.

Enivrant le feu et la flamme;
Flambant la profonde déchirure.
L'eau à la bouche, le visage infâme.
Le regard vidé, brodé par l'usure.

Et pourtant mes sens pourrissent
Un à un s'envolent encore.
Dans l'ivresse des sévices,
Me blessent sans remords.

Marion Lubreac

Communion dans l'oeuf

Sous tes baisers fougueux mes lèvres se consomment.

A ton ardent brasier je m'attise et me frotte.

L'incandescente lave, sève de mon désir,

Fait bouillir la cornue que tu as échauffée.

Jusqu'à perdre le souffle j'échauffe ma passion,

Et dans tes yeux de braise m'enivre de plaisir...

Et le jaune et le blanc de nos âmes s'emmêlent.

La lune et le Soleil célèbrent leur hymen.

Le germe de la vie, paré d'or et d'argent,

Modèle ma peau nue qui devient l'œuf cosmique,

Extension de nos êtres, puissant et lumineux.

Un monde pur est né, symbolique et parfait.

Sylvain Blanchot

Monsieur Froid.

Julien ouvrit les yeux et battit des paupières. Il resta un moment là, à regarder le plafond de sa chambre, l'esprit perdu dans ses pensées. Flûte alors ! Il n'avait plus aucun souvenir de la nuit dernière ; ou plutôt des rêves qu'il avait fait. Et il détestait ne pas s'en rappeler. Julien se plaisait à imaginer que les rêves appartenaient à une autre réalité. Qu'ils étaient le fruit d'aventures passées dans un monde imaginaire ; un monde lointain, situé bien au-delà du sommeil le plus profond. Évidemment, il n'avait aucune preuve de l'existence d'un tel endroit, mais il continuait malgré tout à y croire. Il lui avait même donné un nom : le Pays des Songes.

Julien se leva en soupirant et se dirigea vers la fenêtre pour ouvrir les volets, les yeux encore tout embués de sommeil. Une lumière d'une rare intensité pénétra à l'intérieur de la chambre.

« Il y a de la neige ! Youpi, il a neigé cette nuit ! »

Julien sauta de joie. Il adorait la neige. En bas, la poudreuse avait déjà recouvert toute la surface du jardin, derrière la maison. Et oui ! Il devait bien y'en avoir quatre ou cinq centimètres ! Assez pour en faire un magnifique bonhomme de neige ! Il s'habilla à toute allure, descendit l'escalier et courut jusque dans la cuisine. Sa mère était en train de préparer le petit-déjeuner.

« Julien, je t'ai déjà dit de ne pas courir comme ça dans l'escalier, c'est dangereux tu sais ? Tu pourrais tomber.

« Mais Maman, y'a de la neige !

« Oui, tu as vu ? Il en est tombé toute la nuit. La météo n'en annonçait pas avant mardi.

« Je vais aller faire un bonhomme de neige !

« Oui, mais avant, tu vas prendre ton petit-déjeuner.

Julien grimpa sur son tabouret et attrapa un croissant. Il s'en fourra un énorme morceau dans la bouche.

« Hé, doucement. Elle ne va pas fondre de sitôt, tu sais.

Amusée, Jill posa le bol de chocolat chaud sur la table et regarda son fils. *Ça tombe bien, pensa-t-elle. Tous ses amis sont partis en vacances. Le temps lui semblera moins long.*

Julien finit son croissant en quatrième vitesse et avala son cacao encore fumant. Du coup, il se brûla un peu la langue, mais il ne s'en plaignit pas ; il avait bien plus important à faire ! Il bondit de son tabouret et se rua dans le hall d'entrée pour mettre ses chaussures et son blouson.

« À tout à l'heure M'man !

Elle n'eut même pas le temps de répondre que la porte d'entrée s'était déjà refermée en claquant.

« Amuse-toi bien mon chéri.

Julien prit un peu de neige dans son gant et en fit rapidement une boule. « Cool, elle tient bien ! ». Il la lança de toutes ses forces contre le tronc du pommier qui se trouvait dans la cour. «

Pan ! T'es mort ! ». Puis il contourna la maison et galopa jusqu'au jardin. Il s'arrêta soudain, complètement abasourdi.

« Ben... tu sors d'où toi ? »

Là, au milieu du jardin, se trouvait un énorme bonhomme de neige qui devait bien mesurer dans les deux mètres de haut. Il était fait de plusieurs grosses boules de neige de forme patateïde empilées l'une sur l'autre, qui le faisaient ressembler à un étrange bibendum. Il n'avait ni bras ni jambes, et sa large tête arborait deux petits yeux noirs perdus au milieu d'une immense masse de neige vierge. Son visage ne possédait pas de bouche ni de nez et son expression figée lui donnait un air sinistre et glacial.

Julien s'avança lentement vers lui. Mais comment avait-t-il fait pour ne pas l'apercevoir de sa chambre, tout à l'heure, avant de descendre ?

« C'est Papa qui t'a fait ? C'est ça ? »

Avait-t-il rêvé ? Il aurait juré que le bonhomme de neige venait de lui faire non de la tête. Il hésita un instant, ne sachant plus très bien ce qu'il devait faire. L'espace d'une seconde, il eut même envie de s'éloigner un peu et de rentrer à la maison ; bien au chaud.

« Oui, c'est ça. Ça doit être Papa qui t'a fait. Avant de partir au travail... »

Il s'approcha encore un peu mais s'arrêta net. C'est fou, il avait l'impression que le bonhomme de neige le suivait du regard maintenant.

Allez, c'est ton imagination, enfin. Comment veux-tu que...

JE VIENS DU PAYS DES SONGES

Quoi ? Avait-t-il bien entendu ? Julien fixa un instant l'étrange faciès glacé.

Je dois être dans mon lit. Oui, en train de rêver, c'est sûrement ça. Je suis encore en train de dormir...

JE SUIS VENU AVEC LA NEIGE PARCE QUE C'EST ELLE QUI ME FAIT VOYAGER

Julien dévisageait l'étrange bonhomme. À cette distance, il pouvait voir que ses deux petits yeux noirs brillèrent et qu'ils clignaient de temps en temps ; comme s'ils étaient animés d'une vie réelle. Il hésita un petit moment avant de parler.

« Je... je m'appelle Julien. »

JE SAIS QUI TU ES CAR C'EST POUR TOI QUE JE SUIS VENU

Il eut soudain l'impression qu'un vent glacial lui soufflait dans les cheveux, un peu comme un long frisson. Il sentit la chair de poule sur sa peau.

« Pour... pour moi ? »

OUI POUR TOI JE SUIS VENU POUR T'EMMENER DANS MON PAYS

« Au... au Pays des Songes ? »

Le bonhomme de neige sembla approuver de la tête.

C'EST UN PAYS TRÈS LOINTAIN

NOUS NE SERONS PAS DE RETOUR AVANT UNE ANNEE ENTIERE

Julien regarda derrière lui. Il aperçut sa mère qui rangeait la vaisselle, par la fenêtre de la cuisine.

« Je... Maman va s'inquiéter si je pars. »

De toutes manières ce n'est qu'un rêve, hein ?

ELLE NE COMPRENDRAIT PAS JULIEN CAR C'EST UNE ADULTE

Le visage du bonhomme de neige s'entrouvrit alors en une étroite crevasse, révélant un sourire macabre qui lui fendit la tête sur toute la largeur. Julien resta sans voix. Ses jambes se déroberent soudain sous son poids et il tomba les fesses dans la neige. Devant lui, l'étrange bibendum se déracina et s'anima. De longs bras rabougris aux articulations tordues, semblables aux nœuds des branches d'un arbre, émergèrent de son corps et se dressèrent soudain comme de terribles griffes de glace. Ses membres étaient d'une telle envergure, que sur le coup, Julien pensa qu'ils devaient être encore plus longs que le plus grand serpent du monde.

Je vais bientôt me réveiller. Je vais sûrement bientôt me réveiller...

Mais Julien ne se réveilla pas. Les longues griffes de gel l'entourèrent et se mirent à tourner rapidement, soulevant de formidables nuages de poudreuse autour de lui. Il essaya de bouger, de se traîner dans la neige. Mais il s'aperçut bien vite que le givre l'enveloppait totalement et qu'il transissait chacun de ses membres. Il était glacé, paralysé. Et peu à peu, il se sentit gagné par une incroyable fatigue. Il ferma les yeux et sombra alors dans un sommeil des plus profond...

Jill fit rouler les dés de tomate dans un bol et reposa le couteau de cuisine près de l'évier. Par la fenêtre, les flocons tombaient mollement, semblaient danser comme des milliers de petites plumes blanches dans l'air frais du matin. Ce jour ressemblait tellement à celui où Julien était parti.

Cela faisait un an. Un an déjà que son petit garçon avait disparu sans laisser aucune trace. Des larmes se mirent soudain à lui rouler le long des joues. Elle toussa, renifla, et s'essuya les yeux d'un revers de la main. Elle ne prêta qu'une vague attention à la porte d'entrée qui venait de claquer en se refermant.

Et puis il y eut quelques frottements, quelques bruits de pas sur le sol. Et Jill s'arrêta soudain de respirer.

« Maman...

Elle ferma les yeux et se cramponna à la table de la cuisine, tremblante de tout son corps.

« Je suis revenu avec la neige, Maman...

Elle tourna la tête sur le côté et ne put s'empêcher de fondre en larmes, en apercevant la petite silhouette qui se tenait dans l'embrasement de la porte.

Julien se trouvait là. Il portait les mêmes vêtements que le jour de sa disparition. Son blouson rouge, ses gants, son pantalon et ses bottes noires semblaient recouverts d'une fine pellicule de givre, un peu comme les sacs plastiques que l'on met au congélateur pour conserver les aliments. Son visage était étonnamment blême et de petites fissures avaient fait éclater sa peau par endroits, comme sous l'effet prononcé du gel. Ses lèvres étaient boursoufflées, parsemées d'engelures, et de larges cernes violacés soulignaient ses yeux bleus. Même ses cheveux avaient été recouverts de glace.

« Mon Dieu Julien ! Oh mon amour ! Mais où étais-tu ?

Complètement bouleversée, elle accourut vers lui et le prit dans ses bras. Elle le serra de toutes ses forces.

« Tu m'as tellement manquée Maman...

« Oh mon chéri, mon tout petit. Je suis tellement heureuse !

Sa voix s'étrangla et elle éclata en sanglots.

Je suis venu te chercher Maman. Pour que tu repartes avec moi... Tu verras comme tout est

merveilleux là bas. C'est Pays des Songes, Maman. Le pays de Monsieur Froid. Il existe réellement tu sais ? »

Jill avala sa salive et laissa échapper un petit rire nerveux. Elle regarda son fils.

« Quoi ? Mais... mais qu'est ce que tu dis Julien ?

« Monsieur Froid. Il nous attend dehors, tous les deux. Je lui ai promis que tu viendrais.

Et comme Julien avait les yeux rivés sur la fenêtre de la cuisine, Jill se retourna et se rapprocha lentement de la vitre. De l'autre côté, une vieille femme vêtue d'une grande robe noire et déguenillée semblait la regarder. Ses longs cheveux gris et balayés par le vent lui cachaient le visage, et seule sa mâchoire restait visible. Une mâchoire aux dents longues et effilées.

Mon Dieu, mais quelle horreur !

« Julien ! Qui est cette... cette vieille femme, derrière la maison ? C'est elle qui t'a enlevé ?

Et puis soudain, Jill se cambra sous la douleur ; elle ne comprit pas tout de suite. Elle vit simplement les auréoles rouges apparaître sur le carrelage blanc de la cuisine, l'une après l'autre, comme par magie. Puis elle reçut un deuxième coup dans le bas du dos, plus meurtrier cette fois ; plus violent.

« Je suis désolé Maman. Mais je lui ai promis que tu viendrais avec nous...

Autour d'elle, tout sembla se tordre et se déformer. Elle eut l'impression de s'affaisser lentement, de s'enfoncer dans quelque chose d'épais, de cotonneux. C'était comme si tout se déroulait au ralenti. Son corps tout entier s'engourdissait et sa vision du monde devenait de plus en plus lointaine et floue. Même les sons lui parvenaient distordus. Et puis elle put sentir la fraîcheur du sol contre sa peau ; contre ses bras, contre sa joue. La dernière chose qu'elle vit, ce fut cet objet qui tomba des mains de son fils. Un manche noir, muni d'une longue lame souillée de son propre sang.

Julien tirait sa mère par les jambes – Dieu qu'elle était lourde ! Une longue traînée rouge maculait la neige et s'étalait de la porte d'entrée jusqu'au jardin. Lorsqu'il arriva derrière la maison, Monsieur Froid le fixa de ses petits yeux noirs et glacials.

JE TE L'AVAIS BIEN DIT LES ADULTES NE CROIENT PAS AU PAYS DES SONGES

« Mais... elle peut quand même venir avec nous n'est ce pas ? »

Monsieur Froid tourna la tête vers le corps de Jill en émettant un petit craquement, comme lorsque l'on marche dans la neige fraîche.

**SEULS CEUX QUI CROIENT EN SON EXISTENCE PEUVENT Y PENETRER
CAR LE PAYS DES SONGES EST PARALLÈLE A UN AUTRE ROYAUME**

Julien contempla le visage de sa mère. Son maquillage avait coulé en de longs filets noirâtres sur ses joues. On aurait dit qu'elle dormait.

« C'est... c'est dans cet autre royaume qu'elle se trouve à présent ? »

Monsieur Froid sembla acquiescer de la tête.

**LES ADULTES EN LE REDOUTANT L'ATTIRENT A EUX CAR IL SE NOURRIT DE
LEURS PEURS**

**MAIS LE PLUS MALHEUREUX JULIEN C'EST QU'AUCUN D'EUX N'EN REVIENT
JAMAIS**

Julien eut envie de pleurer. Mais ses larmes gelèrent immédiatement, avant même de rouler

sur ses joues.

« Elle... elle a parlé d'une vieille femme derrière la maison. »

ELLE APPARTIENT À L'AUTRE ROYAUME LES HABITANTS DES AUTRES
MONDES LA CRAIGNENT CAR ELLE EST LA FIN DE TOUT
ET C'EST AVEC ELLE QUE TU SERAIS PARTI JULIEN SI TU N'AVAIS PAS CRU
EN MOI

« Je... je suis sûr que Papa y croirait lui, au Pays des Songes. Je suis sûr qu'il n'irait pas
dans l'autre royaume »

ALORS NOUS REVIENDRONS LE CHERCHER SI C'EST CE QUE TU SOUHAITES
NOUS REVIENDRONS AVEC LA NEIGE

Julien se baissa et embrassa sa mère sur la joue.

« Je suis désolé Maman. J'aurais tellement aimé t'emmener avec moi... »

Il y eut alors une grande bourrasque et la poudreuse s'éleva en un formidable nuage blanc.
Julien et Monsieur Froid avaient disparus. Seuls quelques centaines de flocons restèrent là, à
tourbillonner dans l'air frais du matin.

Puis le vent se leva et les emporta avec lui.

CONTACTS

Alain Leboutet.

- E-Mail : leboutet_alain@yahoo.fr
- Site : <http://auxsourcesdutemps.free.fr>

Anakkyn

- E-Mail : anakkyn@aol.com

DragoRequiem

- E-Mail : drago-s.requiem@laposte.net
- Site : <http://drago.requiem.free.fr>

Véronique Cabon

- E-Mail : veroniquecabon29@aol.com

Exquise Marquise

- E-Mail : exquise-marquise@wanadoo.fr
- Site : <http://la-plume-de-marquise.monsite.wanadoo.fr>

Kiruna

- E-Mail : raphaelbeau@hotmail.com
- Site : <http://www.kirunaportail.info>

Erwann Le Goffic

- E-Mail : mail@elgweb.com
- Site : <http://www.elgweb.com>

Marion Lubreac

- E-Mail: MarionLubreac@aol.com

Sylvain Blanchot

- E-Mail : mail@nouvelles-histoires.com
- Site : <http://www.nouvelles-histoires.com>